

Plusieurs aspects cohabitent dans les témoignages, au sujet de la nature.

1. Émerveillement devant la nature et devant sa capacité à « reprendre ses droits » après la radiation :

- **Ce leitmotiv parcourt le « Monologue sur ce dont on peut parler avec les vivants et les mort » :**

Il s'agit du 2^e témoignage de « La terre des morts », et le premier qui émane d'une résidente sans autorisation : « Zinaïda Evdokimovna Kovalenka ». **Une particularité de ce témoignage, est qu'il intervient juste après celui, très sombre, de Piotr S., psychologue, dont le témoignage semble inaugurer une plongée dans le cauchemar de Tchernobyl :** « Il s'en faut de peu de chose pour que j'y retourne, que j'y tombe...Dans le cauchemar...Dans l'horreur...J'y vole... » (p. 36).

Or, le témoignage qui nous intéresse, a contrario de celui de Piotr S., témoigne presque d'une **force de vivre liée à la solitude, la survie, mais aussi au fait de voir la nature resplendir de nouveau**, malgré l'imprégnation du césium dans la terre : « Il y avait ce césium dans mon potager jusqu'à ce que la pluie l'ait mouillé. Il a une couleur d'encre...Il traînait par terre, luisant, par morceaux... » (p. 38).

Cet émerveillement est ici irréprouvable, et va à l'encontre de la raison, il est pour ainsi dire plus fort que les discours :

« Oh ! Regardez par la fenêtre ! Une pie...Je ne les chasse pas...[...] Hier, un lapin est venu... » (p. 39)

« Et pourquoi partir ? C'est beau ici ! Tout fleurit, tout pousse. Des moustiques aux animaux domestiques, tout vit. » (p.40)

« Tout vit ici. Absolument tout ! Le lézard vit, la grenouille vit. Et le ver de terre vit. Et il y a des souris ! Tout y est ! C'est surtout au printemps que c'est beau. J'adore quand les lilas fleurissent. Les fleurs de merisier sentent si bon. » (P. 42)

Par ailleurs, cet émerveillement qui jalonne le témoignage, pages après pages, est entrecoupé de souvenirs tragiques, sombres, malheureux, dans lesquels la profonde solitude et la tristesse de cette femme affleurent. Ainsi, **la nature semble être la seule chose qui la raccroche encore à la vie, puisque par ailleurs elle est pour ainsi dire abandonnée, seule** (loin de sa seule voisine, loin de ses enfants restés en ville). Ce sont d'ailleurs les deniers mots du témoignage, qui conjuguent à la fois cet **émerveillement au tragique de son existence** : « Mais de quelle radiation parlez-vous, alors que les papillons volent et les abeilles bourdonnent ? Et que mon Vaska attrape les souris ? »E (Elle pleure) Et toi, ma petite, as-tu compris la tristesse ? Tu vas la porter aux gens, mais je ne serai peut-être plus là. On me trouvera sous la terre...Sous des racines... »

- **Monologue d'un village: ici , la solitude est vécue différemment, dans la mesure où les les femmes et les hommes qui témoignent vivent tous ensemble, comme le suggère le titre du monologue.**

Le monologue commence d'ailleurs par une remarque sur la force du rossignol : « Seul le rossignol a chanté toute la nuit, augure de journée ensoleillée » (p.47).

Ici, cela se traduit par le fait que les animaux sauvages semblent se réapproprier les terres domestiquées, abandonnées par les hommes, comme si celles-ci leur appartenaient en propre :

« Parfois, un sanglier sort de la forêt jusque dans le jardin. Et d'autres fois, c'est un cerf. Les gens viennent rarement. » (p. 54)

«Mais Tchernobyl, c'est une guerre par dessus toutes les guerres... – Et le coucou chante, et les pies jacassent...Les chevreuils courent. Mais personne ne peut dire s'ils survivront longtemps. Le matin, j'ai regardé dans le jardin : les sangliers ont tout saccagé. On peut faire déménager les gens, mais pas un cerf ou un sanglier. »

- **Monologue sur la joie d'une poule qui trouve un ver (p. 59) : ce témoignage, d'une autre résidente sans autorisation, insiste pour sa part sur les symboles que représente la disparition des insectes, gage de « très forte » radiation. Or, ce constat est démenti un peu plus loin :**

«On prétend que les grenouilles et les moustiques survivront, mais que les gens mourront tous. Que la vie continuera sans les humains. [...] il n'y a pas de conte sans une parcelle de vérité ».

Autrement dit, les croyances sont imprégnées d'une forme de **superstition fataliste sur le fait que la nature, les animaux, insectes ainsi que la flore, sont supérieurs à l'homme et peuvent aisément lui survivre.**

2. Une vitalité trompeuse de la nature:

- **Monologue sur ce que st français prêchait aux oiseaux (II), (p. 114_115) :**

Ce monologue est particulièrement important, car du point de vue d'un opérateur de cinéma, **Sergueï Gourine, il exprime l'idée d'un aveuglement possible de l'homme devant la vitalité apparente de la nature :**

« Si je veux être sincère jusqu'au bout...Tchernobyl...Voilà. La route s'étire...Le ruisseau coule...Il coule tout

simplement » (p. 114). Que disent ces paroles ? Que, d'une part, **il n'y a rien à filmer à Tchernobyl, que le « film catastrophe » est invisible ; d'autre part que ce qu'il y aurait à filmer relève de la plus grande banalité et d'une ruralité apparemment normale.** Or, cette nature renferme en elle la mort, comme le souligne la suite de son discours : « Les hirondelles...Une ondée passe...Et il n'est plus là. »

Autrement dit, ici, la nature est perçue comme trompeuse, elle renferme une promesse de mort qu'elle ne livre que de manière très infime et indirecte, car la perte de l'odorat du témoin est d'abord attribuée non à lui, mais à une nature qui « serait fausse », serait une nature de décor, artificielle, et donc sans odeurs :

« je sentais que quelque chose clochait. Et soudain, cela m'a frappé de plein fouet : il n'y avait pas d'odeurs ! Le verger était en fleurs, mais il ne sentait rien ! »

- Monologue à deux voix pour un homme et une femme (II)

Ces deux enseignants (elle d'abord) soulignent **d'une part le paradoxe d'une nature surabondante et empoisonnée** : « la première année, il était interdit de consommer ce qui poussait dans les potagers. Et pourtant non seulement les gens en ont mangé, mais ils en ont même fait des conserves. De plus, la récolte était extraordinaire ! Comment expliquer que l'on ne peut pas manger ces cornichons ou ces tomates ? Cela veut dire quoi, on ne peut pas ? Leur goût est normal et ils ne donnent pas mal au ventre... » (p. 125). **Ils mettent en évidence d'autre part la force de l'habitude qui finit par banaliser la radiation** : « L'impensable s'est produit : les gens se sont mis à vivre comme avant. Renoncer aux concombres de son potager était plus grave que Tchernobyl. »

- Monologue sur le fait que, dans la vie, des choses horribles se passent de façon paisible et naturelle (III)

Le témoignage de **Zoïa Danilovna Brouk**, inspecteur de la préservation de la nature, témoigne aussi, d'abord, d'une forme de prise de conscience individuelle, qui est d'abord passée par une interrogation sur la nourriture : « Chacun a commencé à s'interroger à chaque instant sur ce qu'il mangeait, ce qu'il donnait à manger aux enfants » (p. 168).

Son constat rejoint celui des deux enseignants, avec une **forme de culpabilité supplémentaire** à l'idée de ne pas avoir assez protégé les populations **contre les apparences trompeuses** et contre « les relations de confiance et non de conquête » entre les populations et la nature :

« Il y a là-bas de très beaux endroits. La forêt a été préservée des plantations forestières. Une forêt ancienne traversée par de petites rivières à l'eau claire, couleur de thé. L'herbe verte. Les gens s'interpellaient...Pour eux, se promener là semblait aussi naturel que de sortir dans leur jardin. Mais tout cela était contaminé. » (p. 170) [...] J'ai compris plus tard, quelques années plus tard, que nous avons tous participé ...à un crime...à un complot...(Elle se tait). » (p. 171)

Autrement dit, ce témoignage est d'autant plus cruel, parce qu'il met en évidence **un impossible dilemme** : avertir la population et anéantir sa relation « de confiance » avec la nature, ou mentir par omission et tuer à petit feu les populations.

3. Leitmotiv d'une nature éternelle – en dépit de la radiation – et de sa supériorité sur l'homme :

- Monologue sur la joie d'une poule qui trouve un ver

Ici, la résidente sans autorisation conclut sa prise de parole par un constat sur une forme d'incrédulité, à l'égard des interdictions, qui va à l'encontre de la nature, perçue, elle, comme éternelle : « Même dans les pierres, il y a de l'eau. L'eau est éternelle. Toute la vie provient d'elle... » (p. 61)

Cette prise de parole **oppose ainsi un « jadis » à un « désormais » un interdit la vie pour les hommes** (« on ne peut pas vivre sans eau »), implicitement, qui revient à affirmer que la pierre se passera de la présence de l'homme.

- 3 monologues sur une peur très ancienne

Ce témoignage, quant à lui, oppose la bienveillance de la nature, même irradiée, à la malveillance humaine. La nature apparaît dès lors comme un refuge, le seul endroit où ces témoins, chassés et ostracisés par les biélorusses pour leur origine tadjik, perçus comme des « réfugiés [qui] volent les pommes de terre », peuvent vivre en paix :

« Et maintenant, je me promène toute seule dans la forêt et je n'ai pas peur. Il n'y a personne dans la forêt, pas âme qui vive.[...] Je n'ai pas peur de la terre ou de l'eau, j'ai peur de l'homme ». (p. 68)

Autrement dit, la nature, dans sa neutralité, accepte et accueille tout le monde, indifféremment, ce en quoi elle apparaît comme tutélaire et supérieure à l'homme.

- Monologue sur un témoin qui avait mal aux dents..(II)

Arkadi Filine, le liquidateur qui témoigne ici, est celui pour qui la convocation pour aller à Tchernobyl apparaît comme dérisoire par rapport à son divorce, comme il le raconte à travers la nouvelle d'Andreïev qui raconte la parabole de « l'habitant de Jérusalem qui a une rage de dents » et passe pour ainsi dire à côté de la Grande

Histoire. **Or, ce qu'il souligne, c'est que malgré son désespoir personnel, sa situation intime dévastée, il est en mesure de raconter la absurdités et manœuvres politiques**, qui font de « la vie », « une lutte » : ici, il restitue le discours d'un dirigeant, qui symbolise bien cette quête soviétique de la « domination » : « La vie est une lutte. Il faut toujours surmonter quelque chose. C'est de là que vient notre amour pour les inondations, les incendies, les tempêtes. Nous avons besoin de lieux pour « manifester du courage et de l'héroïsme. »(p. 98)

Autrement dit, ce que l'on comprend ici des mentalités, ce n'est pas simplement la supériorité factuelle de la nature sur les hommes, c'est leur besoin et désir de se confronter à elle (on retrouve cette idée chez Nietzsche), a fortiori si elle représente un danger, une menace, une supériorité naturelle.

4. Croyance d'une communion ou d'un dialogue muet animaux-hommes :

Les Témoignages ci-dessous sont parcourus par cette **idée récurrente d'une communion avec les animaux**, d'autant plus forte et porteuse de sens qu'elle **s'inscrit dans une forme de solitude et de « retour à l'état sauvage » après la catastrophe**, et une attention particulière aux animaux non pas domestiques, mais sauvages, qui semblent pour les survivants pouvoir **tisser de nouveaux liens avec les hommes** : des liens qui relèvent à la fois de la compréhension instinctive, mais aussi de la **malédiction partagée**. C'est aussi pour les hommes une manière de vouloir faire amende honorable, qui exprime **une culpabilité à l'égard de la nature devant laquelle ils se sentent redevables**. Enfin, les monologues expriment l'idée d'un certain **respect devant les facultés des animaux**, devant leur majesté aussi bien que leur **résilience** :

- « Monologue sur ce dont on peut parler avec les vivants et les mort :

Ici, la résidente sans autorisation, on l'a dit, souffre de la solitude. On peut donc comprendre son élan vers le chat et sa croyance en un dialogue au delà de la langue **comme un indice de folie, mais aussi comme la dernière croyance en laquelle se raccrocher** :

« Mais comment lui expliquer ? Les chats ne comprennent pas la langue des hommes. Mais comment m'a-t-il comprise ? Il s'est mis à trotter derrière moi. « Je vais te donner du lard... » Miaou... « Nous allons vivre à deux... » Miaou... « Je vais t'appeler Vaska... » Miaou...Et nous avons passé deux hivers ensemble. » (p. 43)

- Monologue d'un village (p. 53) :

« moi, j'ai rencontré un loup. Nous sommes restés à nous regarder l'un l'autre, face à face. »

- Monologue sur l'homme qui n'est raffiné que dans le mal..., (p. 73) :

« Et je vais vous dire autre chose : les oiseaux, les arbres, les fourmis sont plus proches de moi qu'auparavant. »

- Trois monologues sur la « poussière qui marche » et « la terre qui parle » (p. 100)

Le témoignage des chasseurs est ici particulièrement éprouvant. Or, d'emblée, **ces hommes lisent une humanité chez animaux, susceptible de les poursuivre, les hanter** (« Cela m'est resté en mémoire...c'est dommage que plus personne n'ait eu de balles pour achever ce caniche... » p. 107).

« La première fois, j'ai tué un renard. J'étais encore gosse. La deuxième fois, c'était une biche...J'ai juré de ne plus jamais en tuer. Elles ont les yeux tellement expressifs... – Nous autres, les humains, nous comprenons des choses, mais les animaux, eux, se contentent de vivre. »

- Monologue sur ce que st François prêchait aux oiseaux (p. 121) :

« Une chose extraordinaire m'est arrivée là-bas. Je me suis approché des animaux...Des arbres...des oiseaux...Ils me sont plus proches qu' auparavant. La distance entre eux et moi s'est rétrécie...Je suis allée à plusieurs reprises dans la zone, pendant toutes ces années... Un sanglier bondit hors d'une maison abandonnée et pillée... »

- Monologue sur une chose totalement inconnue qui rampe et se glisse à l'intérieur de soi (II) :

« Les bêtes de la forêt souffrent du mal des rayons. Elles rôdent tristement. Leurs yeux sont affligés. Les chasseurs ont pitié d'elles et ne les tuent pas. Et les animaux ont cessé d'avoir peur de l'homme. » (p. 134)

- Monologue sur le fait que, dans la vie, des choses horribles se passent de façon paisible et naturelle (III) (p. 168) :

« Un nid de guêpes est lié à toute la forêt, et, graduellement, je suis devenue une partie du paysage, moi aussi. Un souriceau est venu s'installer sur l'une de mes baskets. C'était un souriceau sauvage, mais il me percevait comme un élément de la forêt... »

Conclusion : Dans *La Supplication*, le rapport des hommes à la nature oscille entre une forme de révérence de l'homme à l'égard d'une nature résiliente, une culpabilité à l'égard d'une nature innocente et perdue. Il permet d'engager également une réflexion sur les conséquences de la radiation et de l'activité humaine sur la nature, et, par extension, sur la place de l'homme en son sein, remise en cause par la catastrophe.